

I'm not robot  reCAPTCHA

I am not robot!

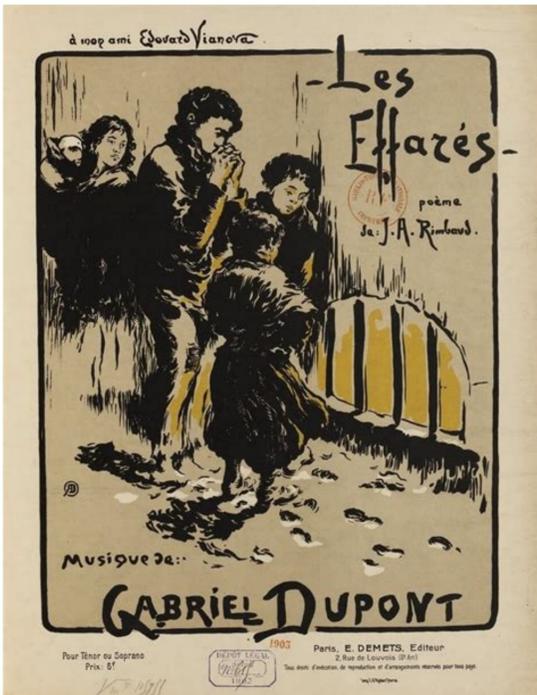
Ma bohème arthur rimbaud analyse linéaire

Arthur Rimbaud fait figure d'exception dans le paysage de la littérature, et plus généralement de l'art.

La Légende qui accompagne sa personnalité hors-norme a fait de lui successivement un voyou, un vagabond, un maudit, un mystique, un voyant, un révolté, un génie... Il est vrai que le personnage n'a cessé de susciter des interrogations, des études, des analyses, et qu'aujourd'hui encore subsistent bien des zones d'ombre quant à la destinée de ce poète adolescent. Il aura composé l'essentiel de son œuvre entre l'âge de 15 et 20 ans, après quoi il se tait, de manière définitive. Il y a un « mystère Rimbaud », en particulier dans ce silence qui succède à son œuvre. « Ma Bohème » est chronologiquement l'un de ses premiers poèmes. En octobre 1870, il a tout juste 16 ans, mais déjà un style, et une maturité de l'écriture étonnante pour son jeune âge. Et tout est déjà là : son tempérament bouillonnant, son goût de la liberté et du vagabondage, ses visions, qu'il théoriserait peu après dans ses « lettres du voyant ».

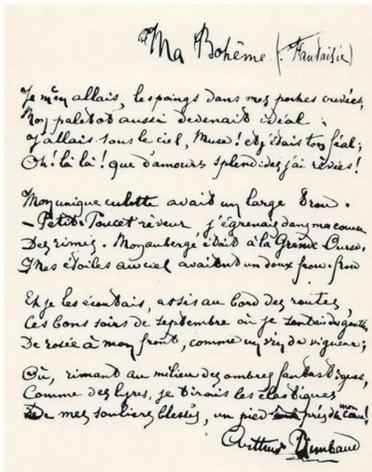
La vidéo L'audio Le texte + le commentaire CONTENU DOCUMENTS L'étude porte sur le poème entier Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvés ! Mon unique culotte avait un large trou. — Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course Des rimes.

Mon auberge était à la Grande-Orse ; — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je les écoutais, assis au bord des routes. Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, Je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Octobre 1870. Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit. — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c'est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d'errance et de dénuement.



Il y a un « mystère Rimbaud », en particulier dans ce silence qui succède à son œuvre. « Ma Bohème » est chronologiquement l'un de ses premiers poèmes.

En octobre 1870, il a tout juste 16 ans, mais déjà un style, et une maturité de l'écriture étonnante pour son jeune âge. Et tout est déjà là : son tempérament bouillonnant, son goût de la liberté et du vagabondage, ses visions, qu'il théoriserait peu après dans ses « lettres du voyant ».



Et tout est déjà là : son tempérament bouillonnant, son goût de la liberté et du vagabondage, ses visions, qu'il théoriserait peu après dans ses « lettres du voyant ». La vidéo L'audio Le texte + le commentaire CONTENU DOCUMENTS L'étude porte sur le poème entier Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvés ! Mon unique culotte avait un large trou. — Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Orse ; — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, Je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Octobre 1870. Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit.

— et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c'est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d'errance et de dénuement. Mais cela va complètement changer sa manière d'écrire : il mûrit une méthode inouïe qu'il présentera à son professeur de rhétorique, Georges Izambard : Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871.

MA BOHÈME

MA BOHÈME (FANTAISIE)

- Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
4 Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvés !
Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Orse.
8 Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou
Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
11 De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;
Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
14 De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Mon auberge réveur, j'égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à l'ouest. — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je me sentais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; OÙ, rimant au milieu des ombres fantastiques, J'étais des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Octobre 1870. Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit. — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c'est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d'errance et de dénuement. Mais cela va complètement changer sa manière d'écrire : il mûrit une méthode inouïe qu'il présentera à son professeur de rhétorique, Georges Izambard. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871. « Ma Bohème » se trouve justement à la charnière de ces deux époques, à un moment où Rimbaud se détache de ses premières admirations et commence à élaborer cette méthode : vous allez voir que toute sa poétique en est bouleversée. Problématique Comment Rimbaud affirme-t-il dans sa bohème une volonté de renouveler la poésie à travers une errance qui tend déjà vers un dérèglement de tous les sens ? Axes pour un commentaire composé : Le dénuement de la vie de bohème > Une poésie de l'errance > Une confrontation entre le rêve et la réalité > Une ironie et une distance critique à l'égard des anciennes formes de poésie. > L'accès de la poésie à un au-delà de l'humain. > Les prémisses d'un dérèglement de tous les sens. Premier mouvement : Une regard attendri sur un pauvre poète Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! : difficile d'être plus pauvre ! D'abord, les poings sont forcément des mains vides. Ensuite, les poches crevées perdent ce qu'elles contiennent. Et pourtant, le poète multiplie les pronoms possessifs, que l'on trouve d'ailleurs dès dans le titre du poème : quelque chose de plus important dépasse cette misère physique. Un « paletot », c'est un manteau qui descend jusqu'à mi-cuisse. Ici, il devient « Idéal ». Avec humour, Rimbaud fait référence à la philosophie de Platon pour qui le monde des idées domine le monde réel des formes. Cette misère matérielle permet peut-être justement d'atteindre d'autres sphères plus élevées. Les poings ont une certaine connotation : on a les poings serrés par révolte, ou à cause du froid… Justement quand on n'a plus rien à perdre. Dans le même sens, l'adjectif crevées semble transformer les poches en animaux morts, peut-être des peaux de bête. Manifestement, le poète est métamorphosé par ce dénuement qui lui donne une certaine proximité avec la mort et la Nature, c'est-à-dire, un univers hors de l'humain. On va rester prudents, mais il me semble que cette image des mains raidies par le froid et la révolte ; et pour ainsi dire, plongées dans l'au-delà, contient déjà en germe la méthode poétique à venir du jeune poète : Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Démeny, 15 mai 1871.

Rimbaud, 1871, par Paul Gauguin, musée de la Ville de Paris, Paris.



Rimbaud, 1871, par Paul Gauguin, musée de la Ville de Paris, Paris.



Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit. — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c'est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d'errance et de dénuement. Mais cela va complètement changer sa manière d'écrire : il mûrit une méthode inouïe qu'il présentera à son professeur de rhétorique, Georges Izambard. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871. « Ma Bohème » se trouve justement à la charnière de ces deux époques, à un moment où Rimbaud se détache de ses premières admirations et commence à élaborer cette méthode : vous allez voir que toute sa poétique en est bouleversée. Problématique Comment Rimbaud affirme-t-il dans sa bohème une volonté de renouveler la poésie à travers une errance qui tend déjà vers un dérèglement de tous les sens ? Axes pour un commentaire composé : Le dénuement de la vie de bohème > Une poésie de l'errance > Une confrontation entre le rêve et la réalité > Une ironie et une distance critique à l'égard des anciennes formes de poésie. > L'accès de la poésie à un au-delà de l'humain. > Les prémisses d'un dérèglement de tous les sens. Premier mouvement : Une regard attendri sur un pauvre poète Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! : difficile d'être plus pauvre ! D'abord, les poings sont forcément des mains vides. Ensuite, les poches crevées perdent ce qu'elles contiennent. Et pourtant, le poète multiplie les pronoms possessifs, que l'on trouve d'ailleurs dès dans le titre du poème : quelque chose de plus important dépasse cette misère physique. Un « paletot », c'est un manteau qui descend jusqu'à mi-cuisse. Ici, il devient « Idéal ». Avec humour, Rimbaud fait référence à la philosophie de Platon pour qui le monde des idées domine le monde réel des formes. Cette misère matérielle permet peut-être justement d'atteindre d'autres sphères plus élevées. Les poings ont une certaine connotation : on a les poings serrés par révolte, ou à cause du froid… Justement quand on n'a plus rien à perdre. Dans le même sens, l'adjectif crevées semble transformer les poches en animaux morts, peut-être des peaux de bête. Manifestement, le poète est métamorphosé par ce dénuement qui lui donne une certaine proximité avec la mort et la Nature, c'est-à-dire, un univers hors de l'humain. On va rester prudents, mais il me semble que cette image des mains raidies par le froid et la révolte ; et pour ainsi dire, plongées dans l'au-delà, contient déjà en germe la méthode poétique à venir du jeune poète : Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Démeny, 15 mai 1871.

Rimbaud, 1871, par Paul Gauguin, musée de la Ville de Paris, Paris.



Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans, l'âge des espérances et des chimères, comme on dit. — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c'est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes.

Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c'est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d'errance et de dénuement. Mais cela va complètement changer sa manière d'écrire : il mûrit une méthode inouïe qu'il présentera à son professeur de rhétorique, Georges Izambard. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871.

Problématique Comment Rimbaud affirme-t-il dans sa bohème une volonté de renouveler la poésie à travers une errance qui tend déjà vers un dérèglement de tous les sens ? Axes pour un commentaire composé : Le dénuement de la vie de bohème > Une poésie de l'errance > Une confrontation entre le rêve et la réalité > Une ironie et une distance critique à l'égard des anciennes formes de poésie. > L'accès de la poésie à un au-delà de l'humain. > Les prémisses d'un dérèglement de tous les sens. Premier mouvement : Une regard attendri sur un pauvre poète Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ; Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! : difficile d'être plus pauvre ! D'abord, les poings sont forcément des mains vides. Ensuite, les poches crevées perdent ce qu'elles contiennent. Et pourtant, le poète multiplie les pronoms possessifs, que l'on trouve d'ailleurs dès dans le titre du poème : quelque chose de plus important dépasse cette misère physique. Avec humour, Rimbaud fait référence à la philosophie de Platon pour qui le monde des idées domine le monde réel des formes.

Cette misère matérielle permet peut-être justement d'atteindre d'autres sphères plus élevées. Les poings ont une certaine connotation : on a les poings serrés par révolte, ou à cause du froid… Justement quand on n'a plus rien à perdre. Dans le même sens, l'adjectif crevées semble transformer les poches en animaux morts, peut-être des peaux de bête. Manifestement, le poète est métamorphosé par ce dénuement qui lui donne une certaine proximité avec la mort et la Nature, c'est-à-dire, un univers hors de l'humain. On va rester prudents, mais il me semble que cette image des mains raidies par le froid et la révolte ; et pour ainsi dire, plongées dans l'au-delà, contient déjà en germe la méthode poétique à venir du jeune poète : Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Démeny, 15 mai 1871. Le mot « paletot » est particulièrement intéressant : on entend « pèle » et « tôt » des mots qui s'appliquent bien au voyageur fatigué par une journée de marche. Le poète est à l'image de son manteau : crevé, mais proche de l'idéal. Chez Rimbaud, la figure de l'hyppallage est généralisée : les adjectifs peuvent qualifier d'autres noms ou pronoms qui se trouvent à proximité. À qui renvoie cet adverbe « aussi » ? Le paletot est idéal, exactement comme la beauté recherchée par les romantiques et les parnassiens. Rimbaud se moque d'eux, il leur dit : regardez votre beauté, ce n'est que du vent ! Et en même temps, il est très sérieux : la quête de beauté est déclinante, ce manteau en est la preuve ! Le verbe « aller » revient deux fois, mais il est utilisé de deux manières très différentes : s'en aller » c'est partir ou fuir…

Alors que « aller sous le ciel » c'est vraiment une marche sans but, c'est-à-dire, une errance. Le complément de lieu « sous le ciel » ne désigne pas une direction ou une destination : c'est le lieu même de l'errance. Dans la littérature, on plaît le motif bien connu du chevalier errant, qui plaît beaucoup au romantiques. C'est exactement ce que Rimbaud suggère avec le mot « féal » il se voit comme un chevalier qui a prêté allégeance, et pas à n'importe qui en plus : la Muse, avec une majuscule, apostrophée à la deuxième personne ! Rimbaud développe ironiquement des clichés romantiques. Et ce n'est pas fini : les exclamations avec les interjections « Oh ! là là ! », la force de l'adjectif « splendide », le féminin pluriel pour les amours, qui renvoie à l'amour courtois… Rimbaud en fait trop ou pas être ironique. Il n'a même pas 17 ans, mais il se moque déjà de son propre bovarysme, vous savez l'héroïne de Flaubert qui, du fond de sa province ennuyeuse, rêve d'amours romantiques, c'est la même ironie, à la fois tendre et grinçante.

Si on revient sur l'un des premiers poèmes de Rimbaud, on ne trouve pas du tout cette distance critique, écoutez : Par les soirs bleus d'été, J'irai dans les sentiers, Picote par les blés, fouler l'herbe menue : Réveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue. Je ne parlerai pas, Je ne penserai rien : Mais l'amour infini me montera dans l'âme, Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien, Par la Nature, — heureux comme avec une femme. Arthur Rimbaud, Poésies Complètes, « Sensation », 1895. Quand il écrit ce poème, Rimbaud n'a que 15 ans, et il se projette dans le futur : « j'irai … je sentirai … je laisserai, etc. ». Le jeune poète se définit lui-même comme un réveur.

Il cultive une certaine naïveté. Dans « Ma Bohème » au contraire, les verbes sont au passé « allais … devenait … étais ». L'imparfait signale des actions qui ont duré dans un passé révolu. Le « rêve » est devenu un passé composé (pour une action révolue dont on perçoit les conséquences au présent). Le rêve a disparu. En quelques mots, on voit apparaître une véritable distance critique : à peine plus âgé, Rimbaud se moque déjà gentiment de l'enfant qu'il a été. La rime embrassée « crevées … rêvées » est signifiante : le rêve s'oppose à cette réalité où les vêtements ne durent pas. Peut-être même qu'on peut entendre que le rêve a crevé, il s'est dégonflé, comme un ballon. C'est une caractéristique de la poésie de Rimbaud : même dans ses moments d'exaltation, il y a déjà les prémisses d'une lassitude, d'une impatience pour quelque chose d'autre. Rimbaud joue avec les marques du lyrisme (l'expression d'émotions personnelles de façon musicale). Mais il en fait trop : la première personne est très présente, presque 2 par vers. Les allitérations (retour de sons consonnes) en L sont redoublées par les interjections.

D'ailleurs on peut se demander si l'outil exclamatif porte sur l'adjectif splendide ou sur le pluriel : « combien d'amours ai-je rêvé ? » On s'éloigne de l'idéal amoureux unique et absolu des romantiques ! Deuxième mouvement : Une évolution esthétique Mon unique culotte avait un large trou. — Petit Poucet réveur, j'égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse ! — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. La culotte trouée est un signe de pauvreté, et pourtant, l'egraine des rimes, comme des ruelles : en quelque sorte, il déborde d'une créativité qui va peut-être germer et porter des fruits. Le trou, qui symbolise un manque, devient la source d'une richesse, comme une corne d'abondance. Dans ce quatrain, les possessifs sont multipliés : ils s'éloignent de plus en plus, jusqu'aux étoiles. Mais en même temps, on passe du singulier au pluriel. Ce dernier possessif fait bien référence à l'expression "ma bonne étoile" : la chance vaut mieux que les richesses. Dans la mythologie latine, fortuna est justement la déesse de la chance, souvent représentée avec une corne d'abondance. Le verbe « avoir » revient deux fois, mais que possède-t-il ? Un large trou, c'est-à-dire moins que rien. Ou alors, des étoiles avec un doux frou-frou, c'est-à-dire un simple bruit légèrement musical ! Mais à travers ce frou-frou, c'est la lumière des étoiles qui devient sonore, exactement comme les rimes qui deviennent solides comme des graines ou des cailloux. C'est une synesthésie : une confusion des perceptions.

La création se nourrit de ce dérèglement des sens. Avec le Petit-Poucet, Rimbaud fait référence au genre du conte de fées et à l'univers de l'enfance. Le rêve revient une deuxième fois, c'est un polyptote : la répétition d'un même mot sous des formes différentes. Rimbaud développe cet imaginaire enfantin, tout en insistant sur l'aspect révolu de l'imparfait : celui qui parle ainsi évoque avec nostalgie une époque passée. La course du Petit-Poucet est imitée par les allitérations en R qui sont parsemées à travers le texte. Les enjambements (la phrase se poursuit d'un vers à l'autre) entraîne le lecteur dans cette « course des rimes » qu'on entend bien en lisant le texte à l'oral. La « course » c'est aussi implicitement la course du soleil : et en effet, cela annonce la tombée de la nuit avec l'apparition des étoiles. La constellation de la Grande-Ourse devient comme le nom propre d'une auberge (on a souvent des composés de noms d'animaux, le lion-d'or, le chat-qui-fume, etc). On comprend bien sûr que le poète dort à la belle étoile. En plus c'est la constellation de l'étoile polaire, celle qui guide le voyageur et les rois mages dans la bible. Cette étoile est en fait une planète, Vénus, c'est-à-dire, symboliquement, la déesse de la beauté. Les deux noms propres composés sont en miroir et révèlent un effet de contraste : le Petit-Poucet à la plus grande auberge qui soit, comme s'il était lui-même absorbé par cette Nature sauvage et mystérieuse qui le dépasse. D'un point de vue allégorique, cette Grande-Ourse est comme une divinité qui protège le poète. On retrouve d'ailleurs le même motif dans le Dormeur du Val « Nature, berce-le chaudement, il le froid ». Cette auberge animalisée n'a rien d'humain : la bohème de Rimbaud est dans la Nature, pas dans la ville. On s'éloigne de la bohème des romantiques, ou de la vie de dandy d'un Baudelaire dans le quartier latin. « Mes étoiles au ciel » qui ont un « doux frou-frou », désignent bien les poètes qu'il aime à cette époque : les parnassiens, qui sont à ses yeux les héritiers des poètes de la Pléiade qui ont justement emprunté leur nom à une constellation de 7 étoiles. J'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, — puisque le poète est un Parnassien, — épris de la beauté idéale : c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi… — c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ? Arthur Rimbaud, Lettre à Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais dans ce poème Rimbaud commence à se détacher, et il se moque doucement des parnassiens, de plusieurs manières. D'abord, ses rimes à lui, ce sont les cailloux du Petit-Poucet, des pierres sans valeur, mais qui permettent de retrouver son chemin. Alors que les parnassiens comparent leurs poèmes à des diamants ciselés, comme Théophile Gautier dans son célèbre recueil : « Émaux et Camées ». Dans le même sens, le « doux frou-frou » des étoiles s'oppose au « large trou » de la culotte de Rimbaud. Sur une robe, les frou-frous symbolisent le luxe, le superflu, des accessoires décoratifs, attrayants mais inutiles. C'est exactement ce que Rimbaud reproche aux bijoux des parnassiens, ce n'est pas de l'art, c'est de l'ornementation. Mais Rimbaud ne se moque pas seulement des parnassiens, il raille aussi les romantiques et leur lyrisme exagéré. Le « doux frou-frou » est musical, avec le son OU démultiplié, notamment dans les rimes.

Apollinaire, Alcools, « Rimbaud, Poésies Complètes ! Ma Bohème (axes de lectures) »⇨ Rimbaud, Poésies Complètes, « Ma Bohème (Extrait) »⇨ Rimbaud, Poésies « Ma Bohème (Guide pour un commentaire composé) »⇨ Rimbaud, Ma Bohème Analyse au fil du texte (PDF) Van Gogh Voici un commentaire littéraire du poème « Ma Bohème » d'Arthur Rimbaud (1870). « Ma bohème », Rimbaud : introduction « Ma Bohème » fait partie des premiers poèmes de Rimbaud, regroupés dans Les Cahiers de Douai (également appelé Recueil Demeny). Il s'agit du dernier poème du second Cahier de Douai. Derrière cet hymne à la liberté (I), l'adolescent fugueur et révolté entreprend une parodie de la poésie (II) et nous livre son art poétique à travers un poème à dimension autobiographique (III). Questions possibles sur « Ma Bohème » de Rimbaud : ♦ Étudiez le thème de la liberté dans ce poème. ♦ Quelle(s) image(s) de la poésie et du poète nous offre « Ma bohème » ? ♦ Quel est le thème principal du poème ? ♦ Dans quelle mesure peut-on qualifier ce poème d'autobiographique ? ♦ Quelle vision du poète se dégage de ce poème ? I - Un hymne à la liberté A - Une liberté physique : l'errance ou la « dérive » « Ma bohème » évoque l'errance du poète. Le thème de l'errance est introduit au premier quatrain avec la répétition du verbe « aller » : « Je m'en allais » (v. 1), « J'allais » (v. 3). L'imparfait, employé tout au long du sonnet, suggère la répétition, l'habitude des actions évoquées : « devenais », « j'étais » (v. 2-3), « avait », « j'égrenais » (v. 5-6), « écoutais », « sentais » (v. 9-10), « tirais » (v. 13). Ce thème de l'errance se développe à travers le champ lexical du trajet (« course », v. 6 et « routes », v. 6 et « roues », v. 9) et le comparaisn au Petit-Poucet, mise en valeur par le trait qui la précède : « - Petit-Poucet réveur, j'égrenais dans ma course/Des rimes. » (v. 6-7).

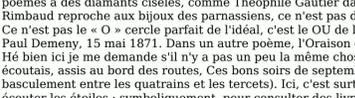
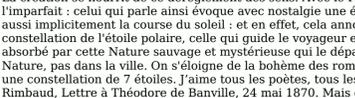
Mais au lieu de semer des cailloux, le poète sème des rimes. D'autre part, la destination du voyage n'est pas mentionnée. Le poète marche sans but précis, ce qui définit bien l'errance. Les seules indications de lieux sont vagues, imprécises, voire surmatérielles : « sous le ciel » (v. 3), « Mon auberge était à la Grande-Ourse » (v. 7), « au bord des routes » (v. 9), « au milieu des ombres fantastiques » (v. 12). Dans cette errance, le poète se sent libre. Sans but, le voyage a un caractère illimité, infini, comme le ciel dont on trouve un champ lexical : « sous le ciel » (v. 3), « la Grande-Ourse », « Mes étoiles », « au ciel » (v. 7-8). Cette liberté de déplacement rime avec la joie et l'exaltation, marquées par des adjectifs mélioratifs : « idéal » (v. 2), « Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! » (v. 4), « doux frou-frou » (v. 8), « Ces bons soirs » (v. 10). L'ivresse poétique est également traduite par l'accélération du rythme, due notamment aux nombreuses monosyllabes : « à la Grande-Ourse », « un doux frou-frou », « au bord des routes », « à mon front comme un vin de vigueur », « un pied près de mon cœur ». Cette liberté, c'est dans la nature que le poète la trouve. B - La liberté dans la nature Dans « Ma bohème », comme dans la majorité des poèmes d'Arthur Rimbaud, la nature est divinisée. Elle est maternelle et bienveillante. D'ailleurs, le poète se l'approprie à travers les pronoms possessifs : « Mon auberge », « Mes étoiles » (v. 7-8). La douceur maternelle est traduite par les allitérations en « m », en « s », et l'assonance en « ou » : « Mon paletot aussi », « sous le ciel », « Muse », (v. 2-3), « amours splendides », « trou » (v. 4-5), « ma course », « rimes », « Grande-Ourse » (v. 6-7), « doux frou-frou », « assis » (v. 8-9), « ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes », (v. 10), « « ou » (v. 11 et 13), « rimant au milieu » (v. 12), « mes souliers blessés », (v. 14). D'autre part, la nature est présentée comme protectrice et nourricière : « Mon auberge était à la Grande-Ourse » (v. 7), « des gouttes/De rosée à mon front, comme un vin de vigueur » (v. 10-11). C'est ainsi dans la nature que le poète trouve refuge. La nature apporte au poète une nourriture spirituelle. Ses vers se nourrissent de correspondances naissant au sein même de la nature : « Vue, toucher et ouïe : « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou/ Et je les écoutais » (v. 8-9). ♦ Toucher, goût : « des gouttes/De rosée à mon front comme un vin de vigueur » (v. 10-11). Cette liberté que le poète trouve dans la nature s'exprime dans la forme même du poème.

C - Une liberté poétique Si Rimbaud utilise la forme traditionnelle et contraignante du sonnet, c'est pour mieux la moderniser en s'affranchissant de ses limites et de ses règles, notamment au niveau du rythme et de la rime. En effet, les quatrains et les tercets sont généralement distincts et supposés s'opposer au niveau du sens, alors qu'ici le second quatrain se prolonge dans le premier tercet : il n'y a pas de point à la fin du vers 8 et la phrase se prolonge ainsi jusqu'au vers 11.

Au niveau du rythme également, le poète ne respecte pas la régularité de l'alexandrin. Ainsi, dans certains vers, la scansion est dissymétrique, comme au vers 1 : « Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées » (4/8), au vers 4 : « Oh!là là ! Que d'amours splendides j'ai rêvées ! » (3/6/3) ou aux vers 12 et 13 : « Où, rimant au milieu des ombres fantastiques » (1/11), « Comme des lyres, je tirais les élastiques » (5/7). De nombreux enjambements (vers 10 à 11, 13 à 14) et rejets (« j'égrenais dans ma course/Des rimes. », v. 6-7) contribuent à l'irrégularité du rythme. Ce rythme irrégulier et imprévisible traduit en poésie l'errance physique du poète. Par ailleurs, il y a deux groupes de rimes différents dans les quatrains (« véss » et « éal » pour le premier, « ou » et « ourse » pour le second) alors que dans un sonnet traditionnel, il ne devrait y avoir qu'un seul groupe de rimes pour les deux quatrains. Enfin, dans un sonnet traditionnel, le dernier vers marque la chute. Ici, le dernier vers n'éclaire en rien le sens du poème et semble même n'avoir aucun sens. Transition : Si Rimbaud détourne dans « Ma bohème » les règles classiques du sonnet, c'est aussi pour mieux tourner en dérision la poésie dont il fait ici la parodie. Il - Une parodie de la Poésie A - La Poésie omniprésente On trouve dans « Ma bohème » un riche champ lexical de la poésie : « Muse », « féal », « amours splendides » (v. 3-4), « routes » (v. 7), « rimant » (v. 12), « lyres », « piéd » (v. 13-14). Le poète semble entretenir un rapport familier avec la poésie, ce qui est marqué par l'apostrophe à la Muse et le tutoiement : « J'allais sous le ciel Muse ! et j'étais ton féal » (v. 3). La poésie est donc au centre du poème. D'ailleurs, le terme « rimes » au vers 7 est mis en valeur par sa place au milieu du poème et par le rejet.

Rimbaud narre donc la naissance d'un poème en train de se faire, comme le marque le participe présent du vers 12 : « Où, rimant au milieu des ombres fantastiques/Comme des lyres, je tirais les élastiques ». Mais dans ce poème sur la poésie, le poète lui-même se moque de son art par différents moyens. B - Une poésie tournée en dérision Rimbaud utilise de nombreux jeux de mots tout au long du poème, jouant par exemple sur le double sens de mots qui peuvent faire référence à la poésie ou à un élément plus trivial : « idéal » (v. 2) renvoie à la fois au domaine poétique mais qui suggère aussi l'usage du motème, tellement usé qu'il n'est plus qu'une « idée » de vêtement ; de même, « piéd » (v. 14), évoque à la fois l'unité de mesure du poème et l'organe qui sert à la marche ou à la course. De plus, les clichés poétiques se mêlent aux éléments familiers, prosaïques : « poches crevées » (v. 1), « culotte » (v. 5), « élastiques », « souliers », « piéd » (v. 13-14) // « Muse », « féal », « amours splendides », « révées » (v. 3-4), « Petit-Poucet réveur » (v. 6), « étoiles », « ciel » (v. 8), « comme des lyres », « près de mon cœur » (v. 13-14). On trouve également des jeux phonétiques – le pluriel « des lyres » (v. 13) peut faire écho au « délres » de la dérive poétique – et l'emploi de rimes insolites : « trou »/ « frou-frou » (v. 5 et 8), « fantastiques »/« élastiques » (v. 12-13). Le hiatus (juxtaposition deux voyelles ou diphtongues) du vers 2 (« paletot aussi »), désagréable et laid à l'oreille, est sans doute volontaire et participe au mélange du noble et du trivial. C - Une fantaisie Le poème est sous-titré : « fantaisie ». La fantaisie se définit comme une œuvre originale qui suit plutôt les caprices de l'imagination que les règles de l'art. C'est bien le cas ici

Rimbaud, 1871, par Paul Gauguin, musée de la Ville de Paris, Paris.



Hé bien ici je me demande s'il n'y a pas un peu la même chose : Rimbaud se moque de ses propres poèmes d'enfance, naïfs, qui tombent par le trou de sa culotte : pas besoin d'aller chercher plus loin l'image scatologique ! Il a semé des rimes qui n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Troisième mouvement : La véritable blessure du poète Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; OÙ, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, je tirais les élastiques. Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Traditionnellement, dans le sonnet, on trouve une volta (un moment de basculement entre les quatrains et les tercets). Ici, c'est surtout un moment de pause dans le poème. Chez Rimbaud, « assis » est souvent connoté négativement, c'est le bibliothécaire qu'il ne faut surtout pas déranger dans le poème « Les Assis » par exemple. Cette image de la bibliothèque à ciel ouvert me semble intéressante : le poète est assis pour écouter les étoiles : symboliquement, pour consulter des livres. Il s'arrête aussi, parce qu'il est blessé au pied, peut-être à cause des cailloux de ses rimes. Pour Rimbaud, la poésie n'est pas lisse, elle est acerbé et douloureuse.

Le pluriel des routes insiste sur la répétition et la durée de l'imparfait. Si les étoiles écoutées sont des poètes, alors les routes représentées en quelque sorte l'Histoire Littéraire elle-même. Voilà pourquoi Rimbaud évoque cette étrange pause sur le bord des routes : il contemplant le cheminement des anciens poètes dans l'Histoire, avant de s'y engager à son tour. Le poète se moque de son art, mais il aime son art. C'est un jeu. C'est un jeu d'adultes. C

puisque Rimbaud se déjoue des règles du sonnet et transforme la réalité. En effet, le paysage se métamorphose en univers fantastique (« Mon auberge était à la Grande-Ourse », « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou », « rimant au milieu des ombres fantastiques ») et le poète se change lui-même en vagabond héroïque (« mes poches crevées », « Mon paletot », « Mon unique culotte avait un large trou », « mes souliers blessés ») à travers la comparaison au héros du conte éponyme le Petit-Poucet : « Petit-Poucet réveur, j'égrenais dans ma course/Des rimes. » (v. 6-7). Transition : Derrière cette parodie de la poésie, c'est en même temps son propre mythe que le poète construit. III -

Un poème autobiographique ? A - Omniprésence de la première personne Dans ce poème, il semble évident que Rimbaud parle de lui. Ainsi la première personne est omniprésente et cette présence est accentuée par l'emploi des pronoms possessifs qui souligne l'individualité : « Je m'en allais », « mes poches », « Mon paletot » (v. 1-2), « J'allais », « j'étais ton féal », « j'ai rêvées » (v. 3-4), « Mon unique culotte », « j'égrenais dans ma course » (v. 5-6), « Mon auberge », « Mes étoiles » (v. 7-8), « je les écoutais », « je sentais » (v.

9-10), « mon front » (v. 11), « je tirais », « mes souliers », « mon cœur » (v. 13-14). D'autres indices semés dans le texte suggèrent la dimension autobiographique du poème : ♦ Le locuteur est, comme Rimbaud, un jeune poète révolté et fugueur : « Je m'en allais », « les poings dans mes poches » (image qui évoque la révolte), « J'allais », « j'égrenais dans ma course/Des rimes », « mes souliers blessés »; ♦ La seule référence temporelle précise du texte correspond à la période où Rimbaud a fugué et s'est réfugié chez son professeur de Lettres : « Ces bons soirs de septembre » (v.

10). Dans ce poème, enfin, se dessine l'idéal poétique de Rimbaud. B - L'art poétique d'Arthur Rimbaud Le jeune Arthur Rimbaud évoque ici très subtilement son art poétique, c'est à dire son idéal poétique, sa vision du poète et de la poésie. Sa bohème se situe dans la nature, où il puise son inspiration. Il reçoit ainsi des sensations (visuelles, auditives, tactiles) du monde naturel qui l'entoure et les transforme en vers : il écoute « le doux frou-frou » des étoiles (v. 8-9) et se nourrit des gouttes de rosée revigorantes (v. 10-11). Le poète lui-même se fait poésie en « rimant au milieu des ombres fantastiques » (v. 12).

La nature, à la fois mère et amante, est sa Muse : « J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal/Oh là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! » (v. 3-4). Les chemins parcourus par le poète vagabond le mènent à son idéal poétique, une errance qui est l'ingrédient nécessaire à sa création poétique car elle rime avec une liberté absolue. Le poète, pour Rimbaud, ne se soucie pas des richesses matérielles.

La vraie richesse est spirituelle, naturelle et poétique. Il oppose ainsi constamment dans le poème l'auxiliaire « être » et l'auxiliaire « avoir » : « j'étais ton féal » (v. 3), « Mon unique culotte avait un large trou » (v. 5), « Mon auberge était à la Grande-Ourse », « Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou » (v.

7-8). Il se décrit donc en pauvre vagabond aux vêtements usés, élimés. A travers la métaphore du Petit-Poucet auquel il se compare, le poète présente la poésie comme une épreuve initiatique. Le monde, comme dans les contes, devient fantastique, magique, ses éléments s'animent : les étoiles parlent et les lacets des souliers du poète se transforment en cordes de lyres (v. 13-14). C'est un monde qui peut être menaçant : « au milieu des ombres fantastiques » (v. 12). Mais pour devenir homme et poète, il faut affronter ces menaces et surmonter les obstacles. Ma bohème, Rimbaud : conclusion Dans « Ma Bohème », on retrouve la plupart des thèmes chers à Rimbaud : l'errance, la nature et l'art poétique. Ces éléments se mêlent pour créer un poème plein d'humour où la poésie traditionnelle est parodiée et réinventée par l'auteur, qui s'affranchit des règles dans sa création poétique comme dans sa vie personnelle. Dans ce poème autobiographique, Rimbaud construit son propre mythe du Poète, vagabond qui se situe entre Orphée qui anime

de sa lyre la nature et le Petit-Poucet, figure errante qui sème des rimes. Comme dans « Le Bateau ivre », la poésie liée à la fugue est une expérience de dérive. Tu étudies « Ma bohème » de Rimbaud ? Regarde aussi : ♦ La façon la plus rapide de gagner des points au commentaire (vidéo) ♦ L'astuce simple et efficace pour analyser les figures de style ♦ Sensation, Rimbaud ♦ Au cabaret-vert, Rimbaud ♦ La Maline, Rimbaud ♦ Première soirée, Rimbaud ♦ Roman, Rimbaud ♦ A la musique, Rimbaud ♦ Le dormeur du val, Rimbaud ♦ Les éfarés, Rimbaud ♦ Le buffet, Rimbaud ♦ Aube, Rimbaud ♦ Le mal, Rimbaud ♦ Voyelles, Rimbaud ♦ L'éclatante victoire de Sarrebrück, Rimbaud ♦ Morts de quatre-vingt-douze, Rimbaud ♦ Ophélie, Rimbaud ♦ Le châtiment de Tartufe ♦ Vénus anadyomène, Rimbaud ♦ Rages de Césars, Rimbaud ♦ Bal des pendus, Rimbaud ♦ Rimbaud : biographie